

cette belle lionne qu'on appelle Eléonore Duplay. Si, par hasard, Maximilien ne te rendait pas justice, reviens ici, et compte sur moi.

—Merci, citoyen Accusateur, dit Eglé.

La troupe coquette qu'elle conduisait sourit, salua et quitta le bureau.

Fouquier-Tinville poussa un grand éclat de rire.

—Marcus, dit-il à son secrétaire, le feu va prendre aux copeaux du menuisier Duplay. Ce sera bien fait ! Pourquoi Maximilien prétend-il être plus sage que les républicains ses collègues ? Il n'en a pas le droit et nous devons y mettre bon ordre... Pendant mon absence, commence le dépouillement des dossiers que t'a remis Robert... Ce garçon, qui promettait beaucoup, baisse d'une façon singulière... La ci-devant comtesse de Civray et sa nièce, qui portaient sur elles des valeurs considérables, ont échappé à toutes les recherches... Il faudra surveiller ce Robert Comtois, je le crois capable de s'approprier ce qui revient de droit à la République.

L'Accusateur public prit son grand portefeuille et quitta son bureau.

Un moment après, Jeanne y entra, tenant dans ses bras une gerbe de fleurs.

Fouquier-Tinville aimait les fleurs autant que Robespierre.

Avec une lenteur de mouvements, qui semblait due à une excessive fatigue morale plutôt qu'à la lassitude physique, Jeanne remplit les grands vases, et rangea les roses avec le goût particulier à cette créature charmante.

Tout à coup elle se recula et son visage se couvrit de rougeur.

Dans la glace placée en face d'elle, Jeanne avait vu se refléter la figure du secrétaire de Fouquier-Tinville.

L'expression en était si violente, elle trahissait une admiration si passionnée, que la pauvre Jeanne se sentit plus effrayée à la pensée d'avoir fait naître un tel sentiment dans l'âme de Marcus, qu'elle ne l'eût été d'une menace de son maître.

Cependant, comme elle était douée d'une grande force d'âme, elle feignit de n'avoir ni surpris le regard de Marcus, ni deviné ce qui se passait dans son âme. Son beau visage conserva sa placidité, et sans s'occuper du jeune homme, elle continua à ranger ses fleurs.

Le calme de Jeanne augmenta la fièvre brûlant les veines de Marcus ; il se leva et s'élança vers Jeanne, mais si grande était la candeur que respirait toute la personne de la jeune fille qu'il sentit bientôt la timidité succéder à l'audace.

Cependant, il comprenait que désormais il lui était impossible de se taire.

Son secret l'étouffait.

Ce secret, il le cachait au fond de son âme depuis que Jeanne remplissait les fonctions d'officiuse chez l'Accusateur public.

Marcus appartenait à une famille tenant à la basoche depuis plus d'un siècle. Il devait à l'éducation paternelle l'amour de la lutte, l'ambition de parvenir, le dédain des moyens employés pour atteindre le but qu'il s'était fixé.

Tant que la révolution couva sourdement, il en suivit les progrès avec une fièvre latente. Ses vingt ans, pleins de sève et d'aspirations, battirent des ailes à l'idée de voir se réaliser ses rêves.

Cependant, s'il crut le moment favorable pour se frayer un chemin, il eut assez d'intelligence pour comprendre qu'il ne se trouvait encore à la hauteur d'aucune situation politique.

Il se mit dès lors à travailler avec l'emportement d'une nature passionnée, demandant à l'histoire ses faits, à la philosophie ses enseignements dangereux ; il cherchait avec persistance l'occasion de se rencontrer avec les hommes représentant les opinions nouvelles.

Jusqu'à ce moment Marcus, tout en adoptant la morale des philosophes, en rêvant en France une république idéale, calquée sur celle d'Athènes plutôt que sur celle de Lacédémone, conserva une sorte d'honnêteté native, puisée dans l'éducation de la famille. Il se croyait assez fort, tout en remplaçant l'Évangile par

l'Encyclopédie, pour garder un esprit droit, un cœur honnête, une vie exempte de tout reproche.

Il ne se jeta pas dans la révolution à corps perdu.

Entraîné par les sophismes, épris de liberté par l'orgueil, quitte à s'élever ensuite au-dessus des autres, il glissa sur la pente du mal avec une lenteur qui, tout d'abord, ne lui permit pas de s'apercevoir du chemin parcouru.

Dans la société d'hommes violents, ses sentiments s'aigrirent, s'exaltèrent ; les passions, en se déchaînant en lui, avancèrent un éclat facile à prévoir.

Après avoir souhaité une république athénienne, il ne songea qu'à changer Paris en cette ville de Corinthe où ne pouvaient aller que les plus riches d'entre les Grecs.

Dès lors, il comprit les spoliations faisant tomber dans les mains des chefs de l'État des sommes fabuleuses, grâce auxquelles ils donnaient libre carrière à leurs appétits ; les proscriptions qui chassaient du sol français la noblesse dont elle avait été la gloire, et laissaient à sa place, pour en occuper les hautes dignités, des hommes sortis du tiers ou des bourgeois devenus redoutables par leur nombre.

Le courant l'entraîna. Pour ne point demeurer en arrière de ceux dont il s'était fait le disciple et l'ami, afin d'éviter de leur devenir suspect, à mesure que des idées subversives servaient des ambitions féroces, il dut témoigner plus d'ardeur pour le triomphe de la révolution. Les premiers crimes commis furent mis sur le compte de l'entraînement d'un peuple ivre de liberté. Les emprisonnements devinrent plus fréquents, les assassinats se succédèrent, la proscription s'étendit des nobles au clergé, pour finir par embrasser ceux que l'on suspecta de regretter le Roi et d'honorer la religion. Marcus, qui d'abord avait senti se révolter au fond de son âme ses derniers bons sentiments, contint l'effroi secret qui s'empara de lui, dans la crainte de se voir accuser de modérantisme.

Lors du procès des Girondins, il refréna son indignation. Un ami le prévint en secret qu'on ne le considérait plus comme un de ceux sur qui l'on pouvait compter d'une façon absolue.

Il devait prendre des précautions. En même temps, les passions contre lesquelles il avait lutté se déchaînèrent avec violence. Il assista au souper des chefs du pouvoir, et noya dans l'ivresse les derniers de ses remords.

Marcus, ne pouvant plus reculer sans être perdu, se jeta tête baissée dans les saturnales révolutionnaires.

Plus il voyait mourir, plus il tenait à la vie. Il ne comprenait pas l'existence sans plaisirs, succédant à d'autres plaisirs, sans or prodigué pour satisfaire des désirs naissants, aiguillonnés par les satisfactions de la veille.

Ses vingt ans bouillonnaient comme un cratère. Il ne voulait ni ne pouvait en refréner les ardeurs.

A force de parler dans les clubs, où sa facilité de parole lui procura des succès qui achevèrent de le griser, il parvint à posséder une notoriété dans Paris.

Alors il se sentit en voie de parvenir à tout.

Les événements l'ayant rapproché de Fouquier-Tinville, il sollicita la faveur de lui servir de secrétaire. Cette situation pouvait être à la fois une satisfaction, d'orgueil et une défense. Près de l'Accusateur public, il devenait inattaquable. Il se réjouissait à l'idée de connaître ses secrets, de fouiller dans les dossiers, de tenir dans ses mains des milliers de vies. Il s'accoutuma à dresser des listes de proscription, à accumuler des noms illustres sur des feuilles que lisaient le soir les géoliers.

Marcus éprouva bientôt, comme son maître Fouquier-Tinville, la soif du sang et le besoin des émotions violentes que procuraient les séances du tribunal.

Il se complut à être témoin des drames horribles, à voir couler des pleurs de femmes, à surprendre les caresses ardentes d'enfants auxquels on ravissait leur père.

Les scènes effroyables du jugement, des fournées de la guillotine, des groupes d'hommes et de femmes marchant à l'échafaud le grisaien, comme les Romains aimaient à se repaître de la vue du massacre des chrétiens par les gladiateurs ou les bêtes féroces.

A l'heure où Jeanne entra chez Fouquier-Tinville, le cœur de Marcus ouvert à des passions furieuses ne semblait capable de contenir aucun sentiment généreux.

La vue de Jeanne Raimbaud le frappa comme une révélation.

Depuis deux années, il vivait au milieu des déesses Raison, des Nymphes, et autres personnages emblématiques figurant dans les cortèges se déroulant au Champ-de-Mars et aux Tuileries, habillées à l'antique et coiffées de bandelettes. Son regard avait perdu l'habitude de se reposer sur des physionomies sereines. Sans doute, à la barre du tribunal, il avait vu de nobles femmes, contemplé d'augustes visages, mais autour de celles-là l'approche de la mort mettait un reflet à part, un nimbe rappelant celui des martyrs. Il ne pouvait fonder sur ces victimes aucune espérance, il lui était même interdit de les suivre au milieu d'un rêve. Ces belles têtes pâles, lui apparaissant au milieu des tricoteuses de la guillotine, et des furies de l'échafaud, roulaient une heure plus tard sous le couteau de Sanson.

Mais Jeanne ! Jeanne dont la fierté s'alliait si bien à une beauté parfaite, irrésistible : Jeanne, dont chaque pas, chaque geste, chaque mot révélait la grâce et trahissait des habitudes contraires au rôle qu'elle remplissait dans la maison de l'Accusateur public ; Jeanne devint subitement l'objet d'une passion contre laquelle Marcus ne songea point à se défendre, et qui, subitement, lui élargit le cœur dans la poitrine.

Il ne comprit pas qu'il se trouvait séparé de Jeanne par un abîme. Presentant un mystère dans la vie de la jeune fille, il résolut de le pénétrer d'abord, et de s'en servir plus tard.

Les femmes absolument chastes sont rarement en garde contre l'explosion des sentiments qu'elles font naître.

Absorbée par une douleur profonde, ayant sans cesse devant les yeux le but qu'elle devait poursuivre, Jeanne ne s'aperçut de la persistance de Marcus à se placer sur son passage, ni de la fixité ardente de son regard quand il se trouvait près d'elle. Le souvenir du comte de Civray l'envahissait d'une façon trop douloureuse ; la lutte qu'elle subissait entre sa tendresse et son devoir ne laissait dans sa pensée aucune place pour une idée étrangère.

Il fallut que le hasard la plaçât en face d'un miroir, et lui fit saisir, dans le jeu des glaces, le regard de Marcus, pour qu'elle comprit ce qu'elle devait redouter du secrétaire de Fouquier-Tinville.

Afin de prouver qu'elle ne comprenait et ne redoutait rien, Jeanne mit une lenteur affectée à remplir les jardinières, et ne put point s'apercevoir que Marcus quittait son bureau afin de se rapprocher d'elle.

Elle acheva sa besogne, et elle se disposait à sortir du cabinet de Fouquier-Tinville, quand Marcus lui dit d'une voix agitée :

—Mademoiselle...

A cette époque, et dans la situation qu'occupait Jeanne chez le magistrat de la Révolution, ce titre pouvait cacher un piège, et se changer plus tard en condamnation.

La jeune fille le comprit, et levant sur Marcus un regard un peu railleur :

—Que voulez-vous, citoyen ?

A son tour elle souligna le mot par l'intonation.

Marcus devina qu'il faisait fausse route. Il venait d'obéir à son instinct qui lui conseillait le respect à l'égard de l'officiuse de Fouquier, qu'il soupçonnait d'appartenir à une classe élevée ; Jeanne se mettait sur la défensive, il ajouta donc rapidement :

—Citoyenne, pourquoi ne vous placez-vous pas sur les rangs, afin d'être saluée déesse ? vous seriez certaine de l'emporter sur Eglé et ses compagnes.

—Certaine ! fit Jeanne, oh ! non, citoyen, je n'en serais pas sûre. Ces jeunes filles sont charmantes, elles comptent des amis puissants qui les protègent ; laissez-leur le triomphe de marcher en costume grec au milieu d'une foule païenne ; j'ai trop peu de temps pour remplir ici tous mes devoirs.

—Vous êtes si belle ! murmura Marcus.